

Liberté

Un masque à la douleur

André Goulet

Partir

Volume 35, numéro 4-5, août–octobre 1993

URI : id.erudit.org/iderudit/31569ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goulet, A. (1993). Un masque à la douleur. *Liberté*, 35(4-5), 251–255.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

EN TOUTE LIBERTÉ

ANDRÉ GOULET

UN MASQUE À LA DOULEUR

J'ai souvenir d'un chaton de quelques semaines à peine, devenu aveugle des suites d'une infection mal soignée. La petite bête chancelait sur ses pattes et se cognait partout, comme un homme ivre. Pour mettre fin à sa souffrance, mon père avait noyé le chaton dans un seau d'eau chaude, sous mes yeux. Pourquoi chaude ? Je ne l'ai jamais trop su. Pour le confort, j'imagine. Toujours est-il que j'avais oublié cet épisode tragique, jusqu'au jour où ces mots de Camus : « sentir l'hostilité physique d'un autre homme¹ », ont suffi à le ressusciter. J'ai alors compris qu'il fallait être cette main au collet d'une bête secouée, pour comprendre combien nous sommes attachés à la vie, à cette terre, à ce royaume. Tuer ce qui possède des yeux n'est jamais sans gravité.

Pourtant, en 1917, âgé de 24 ans, Juan Belmonte, fils de quincaillier, prend part à quatre-vingt-dix-sept corridas et tue de ses propres mains deux cent six taureaux. Un exploit, quand on sait que chaque matador tue généralement deux taureaux par corrida. Un prodige si on compare cette performance à celle de mon père, qui n'aura noyé, dans toute sa vie, qu'un seul et minuscule chaton.

Comment juger d'un tel exploit ? Comment vouer quelque respect à celui qui prétend triompher de la mort

1. Albert Camus, *Carnets III*, Paris, Gallimard, 1989, p. 82.

en donnant (de sa main) la mort en spectacle ? En se rappelant que Belmonte ne pouvait s'empêcher de pratiquer son *art*, comme on ne peut se priver trop longtemps de boire ou de manger. En jugeant moins les fins de l'artiste que celles de l'homme, pour qui « l'une des tâches les plus pénibles du métier est de s'habituer à l'habit de lumière² ». Car un artiste, cape et épée en main, affrontant le taureau lâché du toril, ce n'est rien. Mais un homme devant un taureau ! Voilà qu'aussitôt on pense au soldat, à l'uniforme qu'on lui a collé à la peau, à l'héroïsme pathétique du guerrier, au sang qui coulera, devant lui ou sur lui, nul ne le sait, mais l'heure, la minute qui suit le dira.

La tauromachie, art fondé sur le détournement de la souffrance, est certes condamnable. Déplorable, aussi, la détermination qu'ont mise certains hommes à exterminer (comme d'autres cherchèrent et cherchent encore à éliminer le juif ou le pissenlit) un certain taureau de race camarguaise, fort brillant malgré ses quatre pattes, et qui savait pertinemment, contrairement au taureau *bravo* espagnol, que le danger provenait moins de ce qui bougeait, le leurre, que de ce qui faisait bouger le leurre, à savoir le torero. Et le taureau camarguais s'est éteint, puisque l'attaque trop franche nuisait à la dentelle, à l'épanouissement du *toreo* esthétique.

La tauromachie est d'abord le maniement d'un leurre destiné à désamorcer moins le taureau que la loi contenue en chacun des spectateurs. Ce n'est pas la bête, trop réelle et souvent trop bête, mais la pure violence qui lui est faite (et la sanction qui pèse sur cette violence) que tente de combattre le matador par la perfection de son art. La tauromachie est un masque à la douleur, le

2. Manuel Chaves Nogales, *Juan Belmonte, matador de taureaux*, Éditions Verdier, coll. « Faenas », p. 273. Désormais, la citation sera suivie du numéro de page.

théâtre de l'hypocrisie mâle, le crime organisé par excellence.

Et Belmonte, dans tout cela ? Camus me prend ici par l'épaule et m'invite « à comprendre au lieu de juger ». Dans le cas présent, comprendre consistera à faire la lumière sur celui qui ne la supportait pas.

Il est difficile de vivre au croisement de l'ombre et de la lumière, deux réalités si opposées. De provoquer, devant, la charge de la mort, pendant que derrière, le soleil vous chauffe la nuque. Suer au front peut paraître héroïque, mais une nuque moite de sueur demeure temporelle, profondément humaine. Si on est brave, on va jusqu'à s'agenouiller devant le taureau, le coude entre les deux cornes. Mais le soleil, brave ou non, on ne le regarde jamais qu'en levant les yeux. Sans ménagement, sa lumière, comme l'épée, « fouille les yeux, les fait pleurer, entre dans le corps avec une rapidité douloureuse, le vide, l'ouvre à une sorte de viol tout physique, le nettoie en même temps³ ». Sur le diable lui-même, si le diable existe, le soleil l'emporterait.

C'est pourquoi Belmonte a préféré apprivoiser son art (l'un des plus hauts en contrastes) dans ce qu'il croyait être pourtant son élément : les ténèbres. Ainsi, après une dure journée de travail à la boutique de son père, le jeune Belmonte, accompagné de quelques fidèles, marchait plusieurs kilomètres, puis traversait un cours d'eau à la nage, pour parvenir jusqu'à l'élevage le plus proche, d'où il fallait encore isoler la bête élue pour l'emmener dans la clairière où elle serait combattue. Après quoi, au beau milieu de la nuit, à l'heure où les hommes sont rompus, Belmonte, poitrine nue et armé d'un leurre de fortune (une veste trempée), provoquait la fureur d'une bête qu'aucun picador n'avait calmée — sauf la lune, peut-être.

3. Albert Camus, *op. cit.*, p. 156.

Toréer de nuit, on le devine, obligeait Belmonte à adopter une manière peu commune, qui consistait à accompagner le taureau avec la cape pendant toute sa charge et à ne jamais s'en détacher, de peur de voir la bête, toute puissante et imprévisible, s'enfoncer dans le noir. Cette manière (suicidaire) valut à Belmonte les étiquettes de « cadavre en sursis » et de « diamant brut ». On louait son courage, mais lui reprochait de toréer les bras trop près du corps. De la volonté, ce jeune homme en possédait à plein, disait-on, mais en matière de technique, il était nul. Il faut dire que sa méthode avait de quoi déconcerter : « Tu te mets là, tu ne t'enlèves pas et si tu sais toréer, même le taureau ne t'enlève pas. » (p. 151) Ce qui s'appelle « présenter hardiment au destin la face où il peut nous blesser » (p. 197).

Quand ce jeune homme se retrouvait dans l'arène, pour exceller contre le taureau, il lui fallait donc à tout prix se tirer vers le bas, s'enfoncer dans le sable jusqu'à ce que disparaissent foule et lumière. Faire table rase. Donner à ce théâtre hypocrite la face d'un monde vierge, tel une plaque d'ardoise, à redessiner à la craie. Fuir la lumière pour mieux vaincre le taureau :

Qu'est-ce que j'avais fait ? confie Belmonte à son fidèle et opportun biographe à la suite du récit d'un de ses plus beaux triomphes. Simplement oublié le public, les autres toreros, moi-même, et jusqu'à mon adversaire, pour me mettre à toréer comme je l'avais fait tant de nuits, seul dans l'enclos, seul dans les pâturages, seul comme on dessine au tableau noir. (p. 135)

Rien d'étonnant à ce que Belmonte ait obtenu ses plus grands « triomphes » contre le « dernier taureau, celui qui sort du toril quand la lumière commence à décliner » (p. 140), quand l'ombre pâlit et que la nuque du torero, devenue fraîche, prend peu à peu l'aspect sec

du marbre des dieux. Parce qu'alors, celui qui définissait la corrida comme « la transposition olympienne d'un état d'esprit » (p. 219), à l'égal des dieux, croyait pouvoir *ad vitam æternam* renverser l'ordre du jour. Ce qu'il parvint à faire le 8 avril 1962, à l'âge de 69 ans, mais sans héroïsme, sans gloire, le plus humainement du monde. Cette dernière victoire ne fut ni la sienne ni celle de la mort, mais la victoire du soleil.

Les ténèbres ne sont l'ennemi de personne.